

certaine souplesse, notamment pour désigner les différents âges de la vie. Tout cela fait dire à Armelle Debru que l'usage du terme γνώρισμα par Galien était peut-être trop subtil pour être adopté par ses successeurs. Il ne faudrait cependant pas croire que les médecins d'époques plus tardives n'ont été que de pâles épigones de la Collection hippocratique et de Galien. Gabrielle Lherminier montre ainsi « l'indépendance » de Paul d'Égine qui, au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, sélectionne les termes les plus justes et spécialise encore son lexique (p. 298). Le vocabulaire médical est aussi étudié dans ses emplois en dehors de la littérature technique. Aristophane l'utilisait dans ses comédies, probablement pour chercher un effet comique ; Asclépiade de Samos s'inspirait de la littérature médicale pour ses épigrammes ; Polybe utilisait des images médicales à des fins pédagogiques ou apologétiques. Ce phénomène qui consiste à emprunter à la littérature médicale pour enrichir d'autres genres littéraires n'était d'ailleurs pas rare ; dans le domaine de l'Histoire, c'est même un *topos* qui remonte au V<sup>e</sup> siècle. Le dernier chapitre s'intéresse à la relation entre grec, latin, arabe et français, dans une perspective diachronique qui, par ailleurs, traverse tout l'ouvrage. Il ne saurait en être autrement dans la mesure où il est question de l'invention et de l'évolution des mots et de leurs sens. On soulignera néanmoins la variété des approches, des époques et des sujets abordés. Le livre est complété par un index des mots grecs et latin et par une bibliographie qui ne se contente pas de compiler les ouvrages modernes, mais aussi les textes anciens, papyrus, inscriptions, manuscrits et passages de la Bible.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jan N. BREMMER, *La religion grecque*, traduit de l'anglais par Alexandre Hasnaoui. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 226 p., 17 ill. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-251-44445-1.

Cet ouvrage, dont la première édition en anglais date de 1994, a bénéficié déjà de quatre traductions avant celle-ci : une allemande, une italienne, une néerlandaise et une espagnole. Le voici donc enfin accessible en français, enrichi d'une brève préface nouvelle, d'une révision du texte comme des notes, et d'une soigneuse mise à jour de la bibliographie. Le but poursuivi, comme l'explique l'auteur, n'était pas de composer un nouveau manuel de religion grecque, mais d'offrir un aperçu synthétique des perspectives nouvelles qui sont apparues dans ce domaine d'études depuis la parution, en 1977, de la magistrale *Griechische Religion* de Walter Burkert, ouvrage dont J.N. Bremmer reconnaît d'ailleurs s'être beaucoup inspiré. Cette gageure est réussie en moins de 150 pages, le reste du volume étant voué aux notes, abondantes et copieuses, ainsi qu'à un index général très développé et à la liste des dix-sept figures qui agrémentent le texte. Des sept chapitres qui développent la matière, les cinq premiers ne surprennent pas : caractères généraux, dieux, sanctuaires, rituel, mythologie, mais les deux derniers sont moins attendus : le genre, où est donné un bref aperçu des *gender studies*, et un chapitre qui prend l'exemple des mystères d'Éleusis, des idées orphiques, des mystères bachiques et des changements structurels ayant marqué la période hellénistique pour souligner la dimension évolutive de la religion grecque. L'ensemble de l'enquête privilégie cependant les périodes archaïque et classique. Un bref appendice est consacré à la genèse de cette religion. Pareil aperçu

implique évidemment des choix, et on pourrait regretter, par exemple, que les penseurs grecs y soient réduits à la portion congrue, mais l'intérêt de l'étude est constamment maintenu par les avancées qu'elle fait découvrir et par les débats dont elle rend compte et dans lesquels l'auteur sait prendre position sur un ton mesuré et dépourvu de polémique. Si l'on ajoute que l'ouvrage témoigne d'une remarquable maîtrise de la matière et a bénéficié d'une édition très soignée, on en conclura qu'il est tout à fait digne du modèle qui l'a inspiré.

André MOTTE

Aikaterini LEFKA, « *Tout est plein de dieux* ». *Les divinités traditionnelles dans l'œuvre de Platon. Du rapport entre religion et philosophie*. Paris, L'Harmattan, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 561 p. Prix : 40 €. ISBN 978-2-343-00939-1.

Dans cette version révisée et abrégée de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Liège en 2001, Aikaterini Lefka reprend la question vaste et complexe de la pensée religieuse de Platon, question soulevée depuis longtemps par de nombreux savants et suscitée par l'attitude générale du philosophe vis-à-vis de la religion, qui semble osciller entre acceptation, critique, dédain voire rejet. Pour y répondre, l'auteure opère une sélection parmi les innombrables divinités qui peuplent les dialogues platoniciens : elle en retient les « divinités helléniques », écartant les « divinités de provenance étrangère » et les « demi-dieux » (p. 16), les « notions qui apparaissent comme des divinités traditionnelles sans pour autant être attestées par ailleurs » et « certaines divinités qui jouent un rôle dans les croyances populaires » mais qui « ne sont pas envisagées par Platon comme telles » (p. 17). Trois axes méthodologiques sont appliqués à ce matériau : la mise en relation avec les croyances de l'époque, la spécificité du *logos* platonicien et l'essence même de la philosophie platonicienne. Ces trois axes conduisent aux trois questions centrales posées dans cette étude : comment chaque divinité est-elle présentée, en tant que telle et par rapport à la tradition ? Comment la référence aux divinités s'insère-t-elle dans le discours du philosophe et les idées philosophiques qui y sont développées ? Enfin, et par conséquent, qu'apporte cette étude à la difficile question de la place qu'occupe la religion dans la pensée philosophique platonicienne et des rapports dans lesquels se placent la pensée religieuse et la pensée philosophique de Platon ? Pour y répondre, six chapitres, dont le premier, servant d'introduction, part des spéculations étymologiques du *Cratyle* sur les noms de dieux, les cinq suivants étant structurés autour du triptyque *kosmos – polis – psychè*. D'emblée, les jeux étymologiques du *Cratyle* suggèrent que, même si, selon Platon, seuls les dieux sont détenteurs de la vérité, il est possible à certains intermédiaires privilégiés, comme précisément le Socrate du *Cratyle*, d'avoir accès à cette vérité, en l'occurrence la juste interprétation des noms des divinités dans laquelle Socrate suit globalement la généalogie hésiodique. Le chapitre II, consacré aux « divinités dans le *kosmos* », est fondé sur ce que l'auteure appelle le « double aspect » de ces divinités cosmiques comme Gaïa, Ouranos, Hélios et Seléné, à savoir la divinité « en tant que personne » d'une part (appelée ailleurs leur « personnalité mythique », p. 123) et « le corps céleste » de l'autre (appelé ailleurs « réalité manifeste pour tout être humain », p. 123). Platon fait référence tantôt à l'un